





Bruno PACCHIELE

## **Urgence : Médicaments**

ISBN : 979-10-227-6931-0

© Bruno Pacchiale

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## CHAPITRE 1

Un homme en blouse blanche sonna au portillon de la villa.

- Qui est-ce ? Demanda une voix féminine dans l'Interphone.
- Je suis envoyé par votre mari, le professeur Desjean.
- Entrez !

Dès qu'il entendit le grésillement dans la serrure, l'homme poussa le portail. Il s'engagea dans l'allée qui se terminait cinquante mètres plus loin, aux pieds du perron de la maison.

Une belle villa dans un petit parc coloré par l'automne, qui s'annonçait déjà frais et beau. L'ocre des feuilles se mariait agréablement avec les jaunes et les pourpres des massifs multicolores disséminés sur la pelouse. La villa dominait la verte vallée du Tarn.

La femme l'attendait sous le porche, devant la porte d'entrée. Une dame distinguée, élancée, au visage gracieux, les cheveux blonds cendrés, arrêtés à la naissance du cou.

*"Que me veut-il ?"*

- Bonjour madame, veuillez m'excuser de vous déranger. Monsieur le professeur désire vous voir. Il m'a chargé de vous conduire.

- Ah ! Fit la femme surprise. Je ne vois pas en quoi je peux lui être utile...

L'homme haussa les épaules dans un geste exprimant son ignorance.

- C'est bon. Je vous suis.

Quelques minutes plus tard, madame Desjean arpentait d'un pas vif, le couloir de la clinique. Ses talons pointus sur le carrelage soulevaient des cris, comme des coups de gongs avant une cérémonie dans un temple mystique. Elle pénétra dans le bureau du comptable, salua l'homme rivé à son ordinateur et la secrétaire affairée à une table voisine. La chaleur excessive des lieux la mettait mal à l'aise.

- Mon mari est dans son bureau ?
- Oui madame Desjean, répondit l'homme.

Sans frapper, elle poussa la porte. Le professeur s'entretenait avec une jeune infirmière, qui s'empressa de saluer la femme de son patron, et sortit aussitôt.

C'était un homme grand, mince, le visage triangulaire au front très large, de gros yeux marron, cachés derrière de fortes lunettes d'écaille. Il regardait venir vers lui la visiteuse, le visage éclairé d'un large sourire.

- Denise !? Quelle surprise...

La femme qui s'avavançait nonchalamment, stoppa net.

- Comment ça, quelle surprise ? Mais, c'est toi qui m'as réclamée !

Il eut un soubresaut, avant de secouer la tête.

- Mais non chérie. Je ne t'ai pas demandée.

Denise se raidit, la colère se lisait sur son visage.

- Un de tes employés est venu me chercher et m'a conduite ici, alors que je m'apprêtais à descendre en ville.

Elle fit brusquement volte-face, traversa le bureau du comptable et déboula dans le couloir. Hormis quelques infirmières, nulle trace de l'homme. Elle se précipita à la porte d'entrée. L'homme et la voiture avaient disparus.

Le froid dehors, la fit frissonner. Après quelques pas sur le parking, elle regagna le bureau de son mari, le front barré d'une profonde ride.

Il l'attendait, le sourcil haut.

- Bizarre, cette histoire ?! Pourquoi ce type est-il venu me chercher ?
- On est pourtant loin du premier avril. Je ne comprends pas.

- Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût. Plutôt stupide !

Des coups sur la porte interrompirent leur conversation. La secrétaire pénétra dans le bureau, le bras tendu, une enveloppe à la main.

- Excusez-moi, monsieur le professeur, le jardinier m'a chargé de vous remettre ça, de toute urgence. C'est un bonhomme qui avait l'air pressé, qui le lui a demandé.
- Merci Sylvie, fit-il en prenant l'enveloppe.

La jeune femme quitta le bureau pendant que le professeur ouvrait l'enveloppe. Il prit la photo qu'elle contenait, l'examina longuement, alors que son visage pâlisait. Il se laissa crouler dans son fauteuil.

- Qu'y a-t-il ? Interrogea vivement son épouse, subitement inquiète.

D'une main, il lui tendit la photo et laissa tomber sa tête, soudain devenue lourde, dans l'autre main, le coude calé sur le bureau. Ses yeux se rivèrent sur la photo de sa fille cerclée de rouge, prise à la sortie de la fac.

Denise s'appuya d'une main contre le bureau avec l'impression qu'une houle monstrueuse animait le bâtiment. Elle eut le sentiment que la pièce chavirait, puis se mettait à tourner sur elle-même.



Ils restèrent quelques temps silencieux, tous les deux.

- Qu'est-ce que cela signifie ? Balbutia-t-elle.

Toujours la tête enfouie dans sa main, Desjean la ballottait comme s'il avait perdu la raison.

- Je n'en sais rien. Je ne comprends pas. Ta venue ici et cette photo, ne présagent rien de bon. Devons-nous les prendre comme une menace ? Ne nous voilons pas la face, si ce n'est pas une mauvaise plaisanterie, et je ne vois pas qui pourrait se livrer à de telles dérives, ce sont certainement des menaces. Admettons-le, mais alors, pourquoi ? Dans quel but ?

Maintenant, il était convaincu que quelqu'un cherchait à leur nuire, mais pris au dépourvu, il ne savait quelle attitude adopter face à son épouse. Lui faire part de ses craintes ? Les lui cacher ou au contraire, s'efforcer à les dissiper ?

Les deux époux se torturaient l'esprit à la recherche d'une explication. Denise, la première, rompit le silence.

- Crois-tu que Carole soit en danger ? Je ne veux pas qu'on la touche. Je ne veux pas qu'on touche à ma fille !

La sonnerie du téléphone les fit tous deux sursauter dans un même frisson.

Desjean fixait le combiné, incapable de réagir. Ils restèrent ainsi à le regarder comme des momies pétrifiées.

- Tu devrais répondre, proposa Denise.

Dans un geste d'automate, il décrocha.

- Bonjour, monsieur le professeur.

La voix fit une pause, puis poursuivit :

- J'espère que vous avez bien compris le sens des deux avertissements que nous venons de vous adresser.

Il y eut un nouveau silence, puis la voix continua :

- Je présume qu'il est inutile de vous faire un petit dessin, notre message est assez clair, il me semble. Je suis convaincu que vous tenez beaucoup à votre fille et à votre charmante épouse. Vous avez compris, je suppose, que la photo de l'une et la venue de l'autre, sont à porter à notre crédit.
- Que me voulez-vous ?
- Tout doux, monsieur le professeur. Restez calme. Nous ne vous voulons aucun mal. Ni à vous, ni à votre famille.
- Alors quoi ? Expliquez-vous !
- Je vous le répète, on ne vous veut aucun mal. Vous recevrez bientôt nos instructions. Mais en attendant,

pas un mot, à personne, motus ! Silence absolu ! Dites-le bien à votre épouse, qui est assise en face de vous. Pas un mot à la police, ni à quiconque de votre entourage, et il ne sera fait aucun mal à la petite Carole. Ce serait vraiment dommage... une si jolie jeune fille. Félicitations, vous avez une fille adorable.

Enfouissant son désespoir dans ses mains, Denise éclata en sanglots. Un voile autour d'elle se déchirait, découvrant un autre monde, perfide et malveillant. Les murs de la pièce se resserraient comme les mâchoires d'un étau.

=== / ===

Dehors, il pleuvait. Une pluie battante et glacée s'écrasait contre les vitres du commissariat. Le regard de Bruneau se porta sur l'homme qui entraît. Une armoire à glace au physique impressionnant. Les cheveux clairs, taillés en brosse, le visage carré avec un regard doux, qui contrastait avec ses formes massives.

- Dubowsky ! J'attends toujours votre rapport.
- Excusez-moi, monsieur le divisionnaire, je n'ai pas eu le temps.
- Écoutez Dubowsky, je sais que vous êtes surchargé. On l'est tous ici, c'est pour cela qu'il faut savoir faire des choix, dégager en première urgence les tâches prioritaires. Dites-moi, pourquoi avez-vous participé hier, au contrôle de véhicules sur l'A75 ? Votre présence n'était pas indispensable. Il s'agissait d'un

simple contrôle de routine, en coopération avec la gendarmerie.

Le jeune commissaire fit la grimace.

- Je vous écoute, fit le divisionnaire pour l'encourager à parler.

Après quelques hésitations, Dubowsky se décida :

- Il y avait le jeune Lemoine, avec lui, je ne suis pas tranquille. J'ai toujours peur qu'il fasse une connerie. J'ai préféré être présent sur les lieux.
- Vous aviez Mancini et Merlu. Avec eux, il n'y a pas de problèmes, ils sont expérimentés.
- Mancini est mon meilleur élément. Je ne veux pas qu'il tringue pour les autres.

Un sourire effleura le visage de Bruneau.

- Nous y voilà... Je m'en doutais un peu. C'est la raison pour laquelle je désirais vous voir. Parlons-en franchement. Moi, je veux bien rendre service au préfet, mais si la présence de son neveu perturbe le fonctionnement d'un de mes services, alors là, je ne suis pas d'accord et croyez-moi, je ne prendrai pas de gants pour le lui faire savoir. Quel genre de type est-ce ?
- Je suis très embarrassé pour porter un jugement sur lui car, somme toute, c'est un brave type, il est

sérieux, dévoué, honnête. De plus, il est animé d'un excellent esprit, aime son métier. Je n'ai rien à lui reprocher.

- Alors ? Qu'est-ce qui justifie votre inquiétude ?
- Son manque de maturité. Face à une situation délicate, je ne sais absolument pas quel comportement il peut avoir. Je redoute ses réactions spontanées. Va-t-il dégainer ? Fuir ? Rester paralysé de peur ? Je n'arrive pas à le cerner.
- Ne croyez-vous pas que vous exagérez un peu ? Tous les flics peuvent avoir un flottement passager, face à une situation imprévisible.
- Je vous l'accorde, mais par exemple, hier pendant le contrôle, il a vu un bonhomme qui ne lui plaisait pas. Il est venu me voir en me demandant de tout laisser tomber et de nous occuper de ce type. Il était convaincu qu'il préparait un mauvais coup et qu'il fallait le pister. Vous voyez, c'est un garçon qui ne sait pas s'adonner à une seule mission, sans se disperser. Il fonce sur des intuitions, des impressions subjectives. Je suis convaincu qu'il m'en veut d'avoir laissé repartir son bonhomme.
- Oui, je vois. Peut-être un péché de jeunesse. Avec le temps, ça lui passera. En attendant, occupez-vous de lui. Si dans quinze jours, sa présence vous pose problème, nous en reparlerons. Où est-il en ce moment ?
- Il a pris un jour de congé.

=== / ===

- Dubowsky ! Téléphone !

Le jeune commissaire plongeait sur le combiné. Emile Mancini à ses côtés, suivait les métamorphoses de son visage qui, après avoir exprimé la surprise et l'incompréhension, commençait à se teinter d'inquiétude.

- Mais madame Lemoine, je vous certifie que votre mari a pris un jour de congé hier. Il n'est pas venu au commissariat et il n'a été chargé d'aucune mission.

La discussion semblait s'éterniser. Enfin, Dubowsky conclut :

- On va de suite faire des recherches et nous vous tiendrons au courant. De votre côté, dès que vous avez des nouvelles, vous nous passez un coup de fil.

Le commissaire reposa le combiné, le front songeur.

- Qu'est-ce qui se passe ? Interrogea le lieutenant.
- Incroyable, répondit-il, les yeux dans le vague. Lemoine nous demande un jour de congé pour liquider son déménagement, il part hier matin de chez lui, avec son arme et sa carte, comme s'il se rendait au commissariat, et depuis hier, aucune nouvelle. Il n'est pas rentré chez lui hier soir. Sa femme s'inquiète.
- Non ! C'est pas vrai ! Il a peut-être fait une fugue ?

- Je ne crois pas. Ce sont des jeunes mariés, un ménage sans histoire. Je crois que sa femme attend un heureux événement.
- Ouais. Moi non plus je ne crois pas à la fugue. Merde ! où a-t-il disparu ? Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?
- Je vais voir Bruneau. Prépare-toi à lancer les recherches. Interroge tous les gars de l'équipe.

Quelques minutes plus tard, Mancini faisait irruption dans le bureau de Bruneau.

- Ça y est ! On l'a retrouvé. Les gendarmes sont sur place. On est en liaison avec eux.
- Les gendarmes ?
- Ouais ! La bagnole est au fond d'un ravin, au-dessus de Salles-Curan.
- Et lui ? Interrogea Bruneau, les yeux écarquillés, le visage anxieux.
- Pour l'instant on ne sait pas. Ils attendent l'arrivée des secours. Un gendarme essaie de descendre, mais c'est dangereux.

Bruneau était précisément en communication avec le préfet, quand Mancini fit son apparition. Il transmit aussitôt à l'oncle de Lemoine, les renseignements qui venaient de lui être communiqués.

- On y va ! Fit-il à Dubowsky, en s'éjectant de son siège.

=== / ===

La voiture, accrochée au treuil de la dépanneuse, remontait lentement pendant que des infirmiers chargeaient Lemoine inanimé, dans l'ambulance.

- Il va s'en sortir ? Interrogea Bruneau.
- Je pense que oui, sauf lésions internes graves que je ne peux déceler ici. Il a de la chance, les arbres et la petite plate-forme rocheuse ont arrêté la voiture sinon...
- Ses blessures ?
- Il a été passé à tabac, sans aucun doute. Ensuite, on l'a assommé d'un coup violent sur la tête : une crosse de revolver, un objet contondant, quelque chose de dur.
- Ils n'y sont pas allés avec le dos de la cuillère. Je l'accompagne à l'hosto. Salut messieurs.
- Merci doc.
- C'est un de vos gars ? Interrogea le capitaine de gendarmerie, qui s'avavançait vers eux.
- Ouais !
- Il était seul ?
- Oui ! Et de surcroît, pas en service.
- Ça alors ! On n'a trouvé aucun papier sur lui, ajouta-t-il.
- Et son arme ?
- On n'a pas trouvé d'arme.

Bruneau et Dubowsky échangèrent une grimace.



- Sale histoire. Si vous avez besoin de nos services, ce sera avec plaisir, proposa le capitaine Liron.
- Merci. Ce n'est pas de refus. Si vous voulez bien nous suivre, on en parlera dans mon bureau. Tiens ! Voilà monsieur le préfet. C'est son neveu, précisa-t-il au capitaine, qui partit aussitôt vers lui.

Ils arrivaient à la voiture, Mancini reposait le micro.

- Tu as averti sa femme ?
- C'est fait, elle fonce à l'hosto.

Dubowsky se retourna vers l'équipier de Mancini.

- Merlu ! Vous restez là avec les gendarmes, vous essayez de trouver des traces, des indices. Vous reviendrez avec la deuxième équipe.

=== / ===

La réunion se transforma bien vite en constat d'impuissance.

- Je résume, fit Bruneau : Nous ne possédons aucun élément positif nous permettant de lancer notre enquête sur une piste sérieuse. Nous ne savons qu'une chose, et rien ne nous confirme qu'elle a un lien, aussi ténu fut-il, avec cette affaire. Dubowsky nous rapporte qu'au cours d'un contrôle, mardi sur l'A75, Lemoine lui a signalé un véhicule suspect,

impression basée sur aucun fait tangible, mais uniquement subjective. Je pense que monsieur le juge sera d'accord avec nous pour estimer qu'elle ne justifiait pas le déclenchement d'une procédure par notre service.

Le juge Auger, assis entre le capitaine Liron et le préfet, acquiesça d'un signe de la tête. Bruneau poursuivit :

- Le commissaire Dubowsky n'a pas prêté une attention particulière à ce véhicule, néanmoins il a pu nous donner quelques précisions : Il s'agissait d'une Xantia noire, immatriculée dans le département, et dont les deux premières lettres sont AB. D'après le fichier départemental, il n'y a aucune Xantia noire dont les numéros commencent par AB. Actuellement, nos lieutenants vérifient, avec l'aide de la gendarmerie, toutes les Xantia noires du département. Dans l'état actuel de nos recherches, la majorité des propriétaires de ces voitures sont des gens sans histoire que nous pouvons rayer de la liste des suspects. Il ne reste que quelques voitures qui font l'objet d'une vérification plus minutieuse. Mais je suis convaincu que cette vérification ne donnera rien. En tout état de fait, nous pouvons affirmer que nous n'avons aucune piste sérieuse.

Tous, semblaient approuver la conclusion de Bruneau.

Pelletier, le préfet, eut un petit sourire. C'était un homme maigre comme un coup de trique, le visage osseux, les cheveux gris, clairsemés. Il avait une remarque à faire.

- Tout d'abord, messieurs, laissez-moi vous remercier de m'avoir autorisé à assister à votre réunion de travail. Pourtant, quelque chose me chagrine. Je constate que tous les services de police réunis, gendarmerie et police judiciaire au grand complet, n'ont pas réussi à identifier ce véhicule, ou l'individu qui le conduisait, alors que mon neveu... pardon, je voulais dire l'agent Lemoine, lui, semble y avoir réussi. Et pour qu'on ait attenté à sa vie, il faut croire que le gibier soulevé devait être d'importance...

L'allusion n'échappa à personne. Bruneau et Dubowsky échangèrent un discret petit sourire. Ainsi donc, l'agent Lemoine, bien que repêché à ses examens grâce au soutien et aux relations de tonton Pelletier, méritait bien, sans conteste, son intégration dans la police. Cette circonstance balayait inexorablement, le petit côté suspicieux de cette nomination. Tonton pouvait donc repartir la tête haute. C'est ce qu'il fit d'ailleurs.

Pouvait-on honnêtement faire le lien entre l'incident sur l'A75 et l'accident de Lemoine ?

- Tant que Lemoine sera dans l'incapacité de parler, l'enquête piétinera, avoua le divisionnaire, contrit.

Bruneau et Liron, le capitaine de gendarmerie, convinrent de se voir au minimum une fois par jour, pour faire le point. Gendarmes et policiers continueraient à creuser la piste des Xantia noires, même s'ils étaient convaincus qu'elle ne déboucherait sur rien. D'autre part, ils projetaient de secouer énergiquement la pègre locale, dans les jours à venir, pour inciter ces messieurs à lâcher des informations.

Deux jours plus tard, Bruneau et Dubowsky se retrouvèrent dans le bureau du chirurgien, à l'hôpital de Millau.

- Évitez de le fatiguer. Une boîte crânienne fêlée, ça laisse toujours des traces. Il peut parler, malheureusement la mémorisation des faits, au moment de l'accident, lui échappe complètement. Et ça, c'est irréversible. On l'a souvent constaté chez des boxeurs, il n'est pas rare qu'ils ne se rappellent plus du coup qui les a mis K.O.

Lemoine leur adressa un timide sourire. Bruneau s'approcha de lui, comme un père au chevet de son enfant. Son embarras faisait sourire Dubowsky. Le beau jeune premier, aux yeux clairs, mais perçants comme des aiguillons d'oursins, l'intellectuel fait flic, le surdoué aux allures de jeune cadre dynamique, devenait timide et emprunté.

Il s'approcha du blessé, embarrassé comme un pêcheur pénétrant dans un confessionnal.

- Ça va ? Interrogea-t-il.

Lemoine cligna des paupières.

- Sûr que ça pourrait aller mieux... rectifia Dubowsky.
- Vous pouvez parler Lemoine, nous dire ce qui s'est passé ?
- Je me suis fait avoir comme un bleu.
- Nous supposons que vous recherchiez la voiture... vous l'avez trouvée ? Murmura Bruneau, penché sur lui.
- Oui !
- Bon Dieu ! Mais comment avez-vous fait ?
- Pendant le contrôle, sur le siège du passager, j'ai vu une carte de la région. Au-dessus de Millau, j'ai remarqué un cercle rouge précédé d'une flèche. D'où j'étais, je ne pouvais pas voir le nom du bled, mais j'ai bien mémorisé la position par rapport à Millau. J'en ai déduit qu'il s'agissait de Saint-Léons.

Bruneau fixa Dubowsky en ouvrant de grands yeux. Il lui rendit son signe, en lui adressant une moue admirative.

- Chapeau ! Félicitations pour cette observation digne d'un Sherlock Holmes. Continuez s'il vous plaît.
- J'en ai pas dormi. Le lendemain matin, je suis monté à Saint-Léons. J'ai fouiné toute la journée, les parkings, les voitures devant, ou dans les cours des maisons. Rien ! Découragé, dans le milieu de l'après-midi, j'allais redescendre, quand j'ai eu l'envie de pisser. Je suis allé derrière l'église. Et qu'est-ce que je vois ? J'en croyais pas mes yeux. La bagnole ! Elle

était là. Je tremblais, tellement j'étais ému. Je me suis planqué. Vers 18h30, un type est venu.

- Vous pouvez le décrire ? A votre avis, c'était le même type que celui que vous aviez contrôlé sur l'A75 ?
- Je ne peux pas l'affirmer. C'était mal éclairé et puis, j'étais loin. Vous comprenez, pour ne pas me faire repérer au démarrage, comme j'avais l'intention de le suivre, je me suis placé à l'autre extrémité. De plus, le type s'est pointé de l'autre côté de la bagnole. Je ne pouvais pas le voir distinctement. Il est parti à l'opposé de Millau, et s'est de suite enfoncé dans un chemin qui rentrait dans la forêt. Là, j'aurais dû me méfier.

Lemoine avait de plus en plus de mal à parler. Il fit une petite pause, que respectèrent les deux hommes, puis il reprit :

- Il a arrêté sa voiture et s'est engagé à pieds dans le sentier. J'en ai fait de même. Il commençait à faire sombre, surtout à cause des arbres. Un instant, j'ai cru qu'il y avait deux types derrière moi. J'ai continué à le suivre. Le sentier tournait derrière un gros rocher. Je me suis faufilé en douceur pour le contourner, et c'est là que j'ai pris un coup sur la tête. Les deux types derrière moi ont rattrapé, et se sont mis à me bastonner. J'avais les yeux en confiture, je ne voyais plus rien. J'ai vaguement vu un visage grimaçant qui brandissait quelque chose au-dessus de ma tête. Ma tête a explosé, j'ai vu un éclair. Je me souviens plus de rien.

- Comment était l'homme de l'A75 ?
- Un type trapu, taille moyenne, brun, yeux marron, rien de spécial.
- Alors, pourquoi vous a-t-il semblé louche ?
- Ses yeux ! Quand il m'a regardé, je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner. J'ai cru voir la mort dans ses yeux. Il a levé la tête lentement vers moi, m'a fixé, et j'ai vu comme une ombre menaçante passer dans son regard.
- Vous souvenez-vous de son nom ?
- Non ! On a vu tellement de noms, que tout s'embrouille dans ma tête.
- Pas grave. Si c'est un individu dangereux, il avait certainement une fausse identité.

Il referma les yeux, le visage contracté. La fatigue se lisait sur son visage.

- Merci Lemoine. Excusez-nous de vous avoir mis à l'épreuve. Reposez-vous bien. Vous êtes un bon flic. A bientôt. On va tout faire pour les avoir.

Il ouvrit des yeux mouillés qui se mirent à briller. Les deux policiers sortirent.

- Je crois que ça lui a fait plaisir d'avoir dit qu'il était un bon flic. Merci, c'est gentil de l'avoir fait, confessa Dubowsky, en souriant à Bruneau.
- Le pauvre garçon. On lui doit bien ça.

- C'est volontairement que vous ne lui avez pas dit qu'on avait retrouvé la Xantia plus loin, dans un ravin ?
- Évidemment ! Gardons les mauvaises nouvelles pour nous. Pourquoi lui avouer que nous n'avons aucune piste et que peut-être, nous ne les retrouverons jamais.
- La voiture à Saint-Léons, c'est quand même un début de piste.
- Mais oui, Dubowsky. Je sens que vous allez mettre le paquet. Je vous souhaite bon courage. À Saint-Léons, vous ne trouverez que des gens sans histoires, des employés, des cadres, quelques commerçants et des notables. Je connais bien ce bled. Il n'y a pas plus calme.
- Je vais mettre de suite Mancini dessus. C'est un finaud. Je suis sûr qu'il va gratter au bon endroit.
- Ce ne sont pas des gens à laisser des traces derrière eux. Voyez où ils ont balancé la voiture de Lemoine, ce n'est pas sur la même route, mais vous avez raison, c'est notre seul indice, il faut l'exploiter au maximum.
- Pas la même route c'est vite dit, en passant par Vézins-de-Lévézou, on peut revenir par l'autre route. Ainsi, ils évitent Millau où le risque de rencontrer des policiers est plus grand, alors que cette route est déserte, la nuit.
- En effet, fit le divisionnaire en haussant les sourcils, d'un air septique.



## **CHAPITRE 2**

La messe hebdomadaire de ce lundi matin se déroulait dans une ambiance morose. Bruneau avait la tête des mauvais jours.

- La vague description donnée par Lemoine de l'homme contrôlé sur l'A75, a-t-elle donné quelque chose, Dubowsky ?
- Rien ! Monsieur le divisionnaire.
- L'état de santé de Lemoine s'améliore. Il quitte aujourd'hui l'hôpital pour un séjour d'un mois à la clinique Saint-Marcel. Cette clinique possède le meilleur service de rééducation de la région. Il y sera bien soigné. Ceci dit, continua-t-il, faisons le point : Nous pouvons constater que, malheureusement, durant ces quinze derniers jours, malgré les moyens conjugués de la gendarmerie et de la police, aucun élément nouveau n'a permis de faire progresser cette enquête. Rassurez-vous, nous ne l'enterrons pas, mais elle passe désormais au second plan. A partir d'aujourd'hui, je demande à toutes les équipes du commissariat de prêter main forte au commissaire Vigneron, chargé de la lutte contre la drogue. Deux décès par overdose ce week-end, ça fait beaucoup, sans compter les cinq personnes sauvées de justesse durant cette dernière quinzaine. Il semble qu'actuellement, la drogue coule à flots dans la région, en particulier dans les lycées. Pardonnez-moi

cette expression un peu excessive, mais le rapport de Vigneron sur ce point, ne laisse planer aucun doute, nous assistons à une forte augmentation de la consommation, et en corollaire, celle des ventes, bien entendu. Je demande donc à Dubowsky le jour, et Doratti la nuit, d'aider au maximum Vigneron. Nous ferons le point de cette opération, tous les soirs à 19 heures. Je vous laisse tous les trois vous organiser et surtout, n'oubliez pas que je suis cette opération de près. Je veux être constamment informé, car le parquet ne me lâche plus. Il exige des résultats positifs avant la fin de l'année.

=== / ===

Claire Lemoine salua l'infirmière du bout des lèvres, avant d'embrasser son mari. Au début, elle trouvait qu'on n'en faisait pas assez pour lui. Maintenant, elle pensait que la jolie petite brunette aux yeux noirs, lui prodiguait beaucoup trop d'attention... Elle préférerait la vieille infirmière revêche. Son âge, son expérience, plaidaient en sa faveur. Mais chaque fois qu'elle venait, c'était toujours la plus jeune qui était au chevet de son homme.

Un autre visiteur s'annonçait, une bonne bouteille de Bordeaux à la main.

- Salut Emile.
- Salut Gérard. Mes hommages madame Lemoine. Oh ! Mais ne partez pas mademoiselle, c'est pas lui que

je suis venu voir, mais vous. Vous êtes autrement plus charmante que lui, ajouta-t-il à l'adresse de l'infirmière.

Sourde à sa supplique, l'infirmière sortit en souriant.

- Alors, cette enquête ?
- Classée mon vieux. Tu n'intéresses plus personne ! On a mieux à faire maintenant. Haro sur la drogue. Tout le monde mobilisé, du balayeur à l'archevêque !
- Si vous avez autant de succès qu'avec votre enquête sur mes agresseurs, les trafiquants n'ont pas de mauvais sang à se faire... Je constate que depuis que je n'y suis plus, plus rien n'avance au commissariat...
- C'est vrai ce que tu dis, fit Mancini, le visage inspiré. Comme dit la chanson, on a souvent besoin d'un plus con que soi.

D'un geste nerveux, Claire rejeta une mèche de sa belle chevelure blonde, en arrière.

- Quand je pense que Dubowsky voulait me mettre avec toi et Merlu !
- Oh ! Tu sais, dans les équipes de police, c'est comme dans les équipes de sport, on a toujours besoin d'un coupeur de citrons...

Ce qui énervait le plus Claire, c'était de voir son mari sourire à toutes les attaques perfides de Mancini.